

**Récit d'une rencontre à la permanence téléphonique de l'association
« Cancer et Psychologie » : Moments choisis.**

**Catherine Renoirte
Psychologue clinicienne**

A la mémoire de K., appelante anonyme

Prologue

Vendredi, 2 avril 2004, un ouragan déferla sur la ligne téléphonique.

-Allô ! Allô ! Qui êtes-vous ? , tonna une voix impérieuse.

-...

-Vous ne répondez pas ? Vous êtes méchante ! Si c'est comme cela, moi non plus je n'ai pas de nom. Je suis simplement une fille de 20 ans qui est malade depuis un an. J'ai un cancer qui grandit lentement. Je le tue dans ma tête. Ma famille ne sait pas ce qui m'arrive et je ne veux pas qu'elle le sache. Je suis très courageuse. Je n'ai personne. Je suis une poubelle. Je suis une battante. Je suis la voleuse des cœurs. Je suis spéciale.

-Qu'avez-vous de spécial ?

-Mon chat est mort. Il était très spécial : les gens dans la rue se retournaient sur son passage. Ils venaient me parler de mon chat. Maintenant qu'il est mort, je suis seule. Je veux le rejoindre. Je ne veux pas de chimiothérapie, ni de radiothérapie. Je suis contente d'avoir un cancer : j'ai un ami. Je le déteste ! Je déteste les hommes !

Coralie était abasourdie. Elle eut d'emblée l'intuition d'entamer une aventure hors du commun. Depuis plusieurs années déjà, elle avait choisi d'assurer une permanence téléphonique, à l'écoute de ceux que la maladie ou la mort venait percuter. Cette expérience étonnante, sans cesse renouvelée, l'avait plus d'une fois secouée. Mais jamais elle n'avait rencontré une telle puissance empreinte de cet élan vital mêlé d'un désespoir féroce.

-Je m'appelle Rosy, dit la voix légère d'une toute jeune femme soudain rassérénée par Dieu sait quel enchantement. Est-ce que je suis quelqu'un ? Pourquoi personne ne m'aime ? Je ne veux pas que ma famille m'aime. J'ai mérité ce cancer. Je l'ai demandé. Parler peut me guérir : c'est pour cela que je téléphone. Allez-vous me guérir ?

-C'est que je n'ai pas de baguette magique...

-Mais vous avez un cœur...

-Et vous voulez me le voler sans doute...

Rosy éclata de rire et s'exclama : « oui ! ».

-Parler, c'est comme une drogue, dit-elle. Je parle pour avoir l'attention, pour être aimée. Est-ce que vous m'aimez ?

-Qu'est-ce que « aimer » ?

-Aimer ? Mais voyons vous ne savez pas ce que veut dire aimer ? Eh bien, pour une psychologue, ce n'est pas fameux !

-Dites...

-Aimer, c'est prendre dans les bras, c'est embrasser, c'est protéger, c'est consoler... mais sans toucher. Si quelqu'un me touche, je trouve cela dégoûtant. Autrefois, j'ai aimé un garçon. Il était beau. Ses yeux me fascinaient, mais je ne voulais pas qu'il me touche. Je l'appelais sans cesse au téléphone. Vous savez, j'ai un abonnement « No Limit » ! Ce stupide garçon a porté plainte : il disait que je le harcelais. N'importe quoi ! C'était lui qui insistait pour m'embrasser ! Quelle horreur ! D'ailleurs, je déteste les hommes. Est-ce normal ? Expliquez-moi !

-Qu'est-ce qui vous fait penser que vous ne seriez pas normale ?

-Je pense tout le temps à la mort. Ma tête est dans la mort. Je voudrais que le monde soit détruit ou que je sois morte. Je passe mes journées au téléphone, installée dans mon lit. Les gens qui sont au téléphone me protègent. Pas tous ! Oh non ! Il y a des psychologues qui ne veulent plus que je les appelle. D'abord, ils disent : « Vous pouvez m'appeler quand vous voulez » et puis ils se plaignent que je le fasse. Ils disent que je veux prendre toute la place, comme un petit enfant qui réclame l'amour de sa mère. Ils n'ont pas le droit de dire que je suis un bébé ! Du reste, je ne veux pas d'amour de ma mère. Je déteste quand elle dit : « ma fille ». Je ne lui appartiens pas ! Vous savez, elle me frappait et mon père aussi. Voulez-vous que je vous raconte comment il s'y est pris dans l'escalier avec un bâton ? lança Rosy, sournoisement.

-Ils n'avaient pas le droit de vous violenter, esquiva Coralie.

-Ils en avaient le droit ! Je le méritais : j'étais méchante. Ils me frappaient pour m'éduquer. C'était la juste réponse à ma méchanceté, la punition qui effaçait la dette. Ainsi, nous étions quitte. De toute façon, je préfère être frappée qu'être oubliée... Etre frappée, c'est réel, ça laisse des traces... Voulez-vous me frapper ?

-...

-Vous ne dites rien. Je vous déteste ! Je vais vous détruire, vous embêter jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus, jusqu'à ce que vous me détestiez !

-Eh bien, c'est gai !

-...

-Restons-en là pour aujourd'hui.

-Je vous interdis de raccrocher ! Se déchaîna-t-elle. Si vous raccrochez, c'est la preuve que vous ne m'aimez pas.

-Il faudrait savoir : dois-je vous aimer ou vous détester ?

-Je ne veux pas être abandonnée. Je préfère être frappée qu'être abandonnée : ça me manque de ne plus être frappée. J'ai envie que quelqu'un me frappe et que quelqu'un m'aime.

-Que quelqu'un vous écoute, sans vous toucher ni vous voir.

-Oui, Ce doit être quelqu'un que je ne vois pas qui doit dire qu'il m'aime. Ce doit être sincère. Voulez-vous être ma mère, me donner des conseils ?

-Vous en ai-je donnés ?

-Non.

Et Rosy de rire, d'un de ces rires mutins dont elle avait le secret.

-Allez, à bientôt, conclut-elle.

Des mois plus tard

Rosy exigea une photo. Coralie refusa et proposa plutôt de la rencontrer, pour un travail de prise de parole en présence l'une de l'autre. Elle s'insurgea et s'écria :

-Je ne suis que du travail pour vous ! Ce n'est pas réel ! Gardez le votre travail ! Mais de quoi avez-vous peur, vous les psychologues ?

Il fallut du temps et de la persévérance pour qu'elle entende la portée du mot « travail ». Un travail de vie à travers lequel se tisse un lien, en dehors d'un corps à corps. Elle ne voulut pas d'entretien.

-Je veux rester anonyme, dit-elle. Rosy est un nom d'artiste.

Coralie lui fit alors une seconde proposition :

-Ecrivons ensemble votre histoire de vie. Voilà dix mois que vous téléphonez. Revenons sur ce qui s'est noué entre nous, à travers le récit des événements marquants de votre existence, à travers vos demandes, vos déceptions. Pas à pas, je vous ferai lecture de ce que j'aurai extrait de la séance précédente et vous me donnerez votre avis, orientant ainsi mon travail d'écriture. Qu'en pensez-vous ?

Elle fut d'emblée enthousiaste.

-Comment appellerons-nous notre livre ? demanda-t-elle.

-Et si nous l'appelions « Le manège de Rosy » ?

-Oh oui, c'est beau, fit elle songeuse.

La trouvaille du Rien

14 février 2005

Rosy tourne sur le manège de sa vie. De son passé, nous ne savons presque rien encore. Son histoire a vraiment commencé le jour où elle a tout perdu : c'est à ce moment là qu'elle a commencé à interroger son identité. C'est à ce moment là qu'elle a commencé à exister.

Février 2003 : l'année de tous les dangers, l'année du cataclysme, l'année du renouveau. Rosy perd sa santé, son travail, ses amis. Quand le médecin lui annonce qu'elle a un cancer, elle en est brisée, nouée d'angoisse et de honte. Pourquoi ce cancer ? Pourquoi à elle ? Qu'a-t-elle fait pour mériter cela ? Est-elle un monstre ? Il lui semble que tout le monde la regarde, la juge. La douleur est trop forte, la solitude aussi. Comment vivre ailleurs que dans la chaleur de son refuge ? Dehors, elle n'aspire qu'à une chose : vite son appartement, vite son lit, son cocon, s'y enrouler, munie de son outil de prédilection, le téléphone.

Comment apprivoiser cette blessure ? Comment s'apprivoiser avec cette blessure ? Il lui semble qu'avec cet hôte indésirable dans son corps, elle ne se reconnaît plus. Qui est-elle ? Que désire-t-elle ? Guérir ! Se soigner... mais avec les armes qui lui conviennent, pas celles que d'autres veulent lui imposer.

D'abord, former un bouclier de silence : surtout, ne pas parler à sa famille, de peur que celle-ci s'inquiète. Elle devrait alors porter le chagrin des siens, épreuve insupportable s'il en est.

Ensuite, prendre soin de sa blessure, à sa façon toute singulière, en recourant aux produits homéopathiques.

Enfin, choisir de parler à des personnes qui ne la connaissent pas. Les tester pour voir s'ils

l'acceptent telle qu'elle est. Pourvu qu'ils ne la jugent pas... pourvu qu'ils ne la rejettent pas.

Le combat de Rosy se centre sur l'appivoisement de la maladie. Le combat est épuisant et lui fait peur. Certains jours, elle aimerait que cette maladie parte, qu'elle en soit débarrassée. Elle se sent parfois si triste, surtout quand personne ne la comprend. Pourtant, elle essaie de se faire comprendre. Sur son chemin de prise de parole, certains la renvoient à ses contradictions. D'autres la bordent, la consolent, lui chuchotent des mots doux, au cœur de la nuit. Rosy appelle Télé-Accueil, mais ne sait jamais qui elle trouvera au bout du fil. Jusqu'au jour où elle compose le numéro d'une équipe de psychologues assurant une permanence téléphonique. Ce n'est pas qu'elle les adore, les psychologues ! Et puis, elle n'est pas folle ! Pourtant, elle se sent écoutée, soutenue dans sa traversée de l'angoisse. Elle adopte cette équipe de six femmes qui constitue rapidement pour elle comme une famille d'écoute. Elle découvre qu'elle a le droit de se fâcher. Sa colère ne provoque pas le courroux éternel de ces dames ! Sa colère est massive, impériale, une véritable tempête haineuse... Rosy, sous le couvert de l'anonymat, met quiconque au défi de la supporter. Ceux qui accompagnent Rosy sont des gens qu'elle ne voit pas, mais qu'elle entend.

28 février

Rosy évoque les disputes familiales, entre rires et larmes, entre colère et jubilation. C'était il y a longtemps, comme dans une autre vie. Rosy aimait rire et danser. Très tôt, elle a appris à ne compter sur personne... surtout pas ses parents.

La vie quotidienne était explosive, les passages à l'acte nombreux. Frères et sœurs se disputaient souvent et Rosy était désignée comme responsable des troubles ; en conséquence, elle était punie. Ses facéties mettaient le père en rage. Les châtiments corporels étaient trop fréquents et parfois d'une violence inouïe.

Sans l'intervention providentielle d'un tiers, Rosy se dit qu'elle aurait pu mourir sous les coups. Pour ne rien sentir, elle s'évadait de son corps.

Le soir venu, Rosy dormait mal, d'un sommeil léger, guettant l'apparition d'un monstre qui viendrait l'occire sournoisement. Rosy était forte, elle ne pleurait pas, mais elle avait peur. Qui allait pouvoir la rassurer, lui prendre la main, la bercer ? Personne ! Surtout pas sa mère, débordée, nerveuse. Celle-ci s'emportait vite pour des petites choses sans importance : l'achat de quelques bonbons avec de l'argent trouvé, le vol d'un gâteau refusé, un verre tombé à terre... Quand sa mère la frappait, Rosy ne pleurait pas, mais cela vibrait comme des coups de nerfs à l'intérieur. Alors, Rosy appelait la mort. Elle aurait bien voulu appeler à l'aide. Mais vers qui aurait-elle pu se tourner, quand tous la persuadaient qu'elle était mauvaise ?

-Ma vie est un désastre : je n'aurai jamais ce que je veux, se lamente Rosy.

7 mars

Comment prendre pied dans la vie quand le cancer grandit et risque d'abîmer Rosy ? Elle imagine un paysage largement ouvert sur l'horizon. Des animaux, des chevaux, des chèvres, des moutons,...vivent en liberté sur des prairies tapissées de fleurs.

L'eau coule, vive et fraîche, entre les rochers de la montagne, serpentant à travers les sapins. Au loin, près de chalets en bois, se prélassent quelques personnes. Elles contemplent le ciel, loin de se douter que Rosy est malade. Elles ne le devinent pas non plus, car la jeune femme est encore très jolie.

D'autres savent ce qu'il en est, mais n'acceptent pas la décision de Rosy : celle de se soigner par homéopathie.

Rosy n'en peut plus de leur empressement inquiet à lui faire changer d'avis ! Toute tentative destinée à l'obliger à se soigner par chimiothérapie ou radiothérapie, est vécue comme une menace insupportable qui fait flamber sa colère. Elle se sent ravalée au rang d'un bébé qui ne saurait pas ce qui est bon pour elle, doutant dès lors de sa valeur, se vivant comme une ratée, un déchet, une poubelle...

-Si quelqu'un veut me commander, cela me détruit, précise-t-elle. Je pourrais en mourir... La vie est dure, trop dure.

Rosy est tentée de se réfugier dans le Rien.

11 mars

Rosy exige de recevoir une photo de sa famille d'écoute. Des semaines durant, elle se fait toute mielleuse pour que son voeu soit exaucé. Un véritable numéro de charme... Pourvu que sa famille d'écoute dise « oui » ! L'attente se prolonge... Rosy trépigne d'impatience. Le cœur en fête, la tête dans les étoiles, la voilà toute entière suspendue à l'autre, entièrement tributaire de son bon vouloir.

Sa vie se remplit de cette attente et de l'espoir d'un « oui ». Le temps s'écoule...

Rosy parle, se construit, consolide ses attaches... sans plus évoquer la photo.

Quand, soudain, l'orage éclate. Au décours d'une phrase, sa demande resurgit, impérieuse, pressante :

-Alors, c'est oui ou c'est non ?

Aïe ! L'univers se rétrécit autour de cette alternative : c'est oui ou non, c'est blanc ou noir, c'est tout ou rien...

Rosy veut obtenir ce qu'elle demande. L'obtenir, c'est avoir La Seule et Unique preuve incontournable de sa valeur. Ne pas l'obtenir, c'est être précipitée dans le chaudron de la colère terrifiante, de la révolte et de la haine. Qui refuse d'obtempérer à la demande de Rosy s'expose à subir ses foudres. Rosy se sent lacérée et veut le faire sentir à l'autre. Cet autre insupportable qui pense à sa place, qui croit savoir ce qui est bon ou mauvais pour elle. Rosy est perdue au milieu de ce volcan : anéantie, en position d'objet maltraité. Non ! Elle ne se laissera pas faire !

Elle décide alors de masquer le feu rageur. Elle se réfugie dans le « Neverland », ce beau pays où les gens ne vieillissent pas, n'ont pas de désir, pas de souffrance.

Le temps y est suspendu...

Rosy affûte ses armes: elle devient le Rien... sans consistance, sans valeur, portée par une douce apesanteur.

L'autre supportera-t-il le Rien ? Acceptera-t-il de jouer le jeu ? Osera-t-il partir à la recherche de Rosy, devenue amoureuse du Rien ?

Neuvième jour

Rosy tourne sur le manège de sa vie. Elle tourne, tourne et ne se trouve pas. Réfugiée dans un monde de nulle part, prisonnière d'un miroir de glace qui la sépare de la réalité, elle a perdu le chemin qui mène au monde parallèle, le monde de celles dont elle entend la voix.

Pourra-t-elle un jour traverser le miroir ? Qui pourra lui garantir que ce passage en vaut la peine ?

-C'est si bien d'être le Rien, à l'abri des attaques, des insultes et de la médisance, dit-elle. On ne peut pas abaisser le Rien encore plus bas qu'il n'est... Le Rien n'a jamais existé. Il ne sera jamais né...

5 avril

-Le Rien n'a pas d'âge : il flotte dans le vent, souffle la voix.

-Comment prendre sa place dans la vie, en lien avec d'autres, ni anges ni démons ? Comment s'inscrire dans le temps ? se risque Coralie.

-Mais, souligne Rosy, JE NE VEUX PAS VIEILLIR ! Je ne veux pas être qui je suis. Je ne m'accepte pas telle que je suis. Je n'ai jamais trouvé le mot que je puisse associer à ma personnalité... Le seul mot que je trouve, c'est le Rien. Le Rien ne pense pas, ne sent pas, ne pèse... rien. Ainsi, je n'ai pas d'âge, pas de dimension. Comme si le temps s'était arrêté, comme si j'étais immortelle, vierge et pure.

Pourtant, je sais que je vais mourir.

Quand je serai morte, je veux être incinérée et que mes cendres reposent près de mon chat.

Mon chat, un garçon castré. Mon chat, mon bébé. Il s'appelait Fédo. Quand il est mort, c'est comme si j'avais perdu une partie de moi-même.

De la nécessité de sortir du Rien.

13 mai

Rosy aimerait un monde sans douleur, sans cancer. Mais elle se réveille tous les matins avec son cancer.

-Le cancer est tout bleu, dit la voix. Les boules du cancer deviennent dures comme du béton... un béton de glace. Il faut désinfecter les blessures de la peau. C'est honteux.

Souvent, il n'y a pas d'espoir... peut-être n'y en aura-t-il jamais, poursuit la voix. Je crois que Rosy est foutue : le cancer est une saleté.

Rosy se soigne par homéopathie. L'homéopathe lui dit que sa blessure est grave, mais annonce une possible guérison...

-Si au moins, souffle le vent, Rosy pouvait trouver un médecin qui lui injecte un produit naturel : rien à voir avec une chimiothérapie qui lui fait tant horreur.

-En quoi une chimiothérapie est-elle si horrible ?

-Je la refuse parce qu'elle me tuerait ! s'exclame Rosy. Les médicaments me détruisent depuis que j'en ai avalé beaucoup pour me tuer. De toute façon, je ne crois pas en la chimiothérapie.

Allez-vous m'abandonner parce que je me soigne par homéopathie ?

3 juin

Ode à Zazie.

Le petit chat est mort. Hier, il vivait encore. Zazie, l'unique, l'irremplaçable, s'en est allé pour toujours. Plus jamais il n'aura mal. Plus jamais il ne montrera sa queue noire ni sa fourrure parsemée de tâches sombres. Zazie le magnifique ensoleillait la vie : elle sera bien triste sans lui. Comment a-t-il pu mourir, lui si costaud ? Etre costaud ne rend pas immortel et ne met pas à l'abri de la souffrance.

Petit Zazie, tu avais mal. Mort, tu reposes en paix. Autour de toi, ton petit univers est en deuil. Personne n'a le coeur à manger.

Zazie est enterré. Zazie est mort, à jamais vivant dans le souvenir de sa maîtresse.

Rosy a du chagrin. Elle se tourmente aussi.

-Zazie est-il tombé malade par manque d'amour ? se demande-t-elle. Je voulais vivre pour m'occuper de mes chats. J'ai déjà perdu mon Fédo, maintenant je perds Zazie. Pourquoi je perds toujours quelqu'un, pourquoi ça m'arrive ?

Je veux mourir. J'en ai ras-le-bol de cette stupide vie. C'est moi qui devrais être morte, pas lui. Zazie remplissait ma vie. Maintenant, je n'ai plus personne ; il m'a abandonnée.

Et encore ce stupide cancer ! Comment porter toute cette tristesse et encore cette maladie ?

Je voulais mourir à 12 ans déjà. Je vis encore... et c'est pour assister, impuissante, au départ de ceux qui meurent. Il n'y a que la maladie qui ne part pas et qui me pourrit la vie !

6 juin

-Moi, je ne veux pas mourir, affirme Rosy. Je veux vivre pour aider mes autres chats. J'ai le droit de vivre, sans toujours me sentir coupable.

-Absolument.

-La mort de Zazie me pousse à ne plus jouer le jeu du Rien. Je n'ai plus besoin d'être le Rien. Je suis Rosy. La vie est courte. Je n'ai plus de temps à perdre.

-Bien.

-Bien ? Alors, je peux recevoir un bisou de vous, comme récompense...

-Vous retombez vite sur vos pattes !

-Oui ! Je suis un chat, ironise Rosy.

24 juin

-J'ai mal à l'épaule et ma main est gonflée. Je me sens laide et vieille, comme si j'allais mourir bientôt. Je ne veux pas mourir, je veux vivre ! Mais cette lutte contre la douleur est harassante. Ce serait tellement bien que quelqu'un se charge de ma peine, le temps que je me repose un peu. Après quoi, je la reprendrais. Jour et nuit, elle est ma plus fidèle compagne. Cette nuit, je n'ai pas fermé l'oeil. Ma jambe droite me faisait souffrir. La souffrance prenait trop de place. Debout, c'était un peu plus supportable, mais je ne pouvais quand même pas dormir debout !

Maintenant que je vous parle, je n'ai pas mal. Comment est-ce possible ?

Je pense beaucoup à Zazie. Il a eu mal, mais il n'a rien dit.

Ma grenouille est morte ce matin.

Mon chat, Boule de coton, est triste. Moi, je n'ai pas le temps de l'aider. J'ai trop à faire avec moi-même.

J'aimerais pouvoir dormir et oublier la douleur. Mais, quand je dors, vous n'êtes pas là.

-Avez-vous déjà envisagé une aide médicamenteuse ? demande Coralie, alertée par les paroles de Rosy.

-Je n'en veux pas ! Je vous l'ai déjà dit ! Vous êtes sourde ou quoi ! s'énerve Rosy. Il faut que la douleur cesse d'elle-même. Jeûner et pratiquer la relaxation sont des remèdes naturels qui font partir la douleur.

-Oui. Il importe que la souffrance s'atténue pour que vous puissiez reprendre des forces et continuer votre chemin.

-Je veux vivre, mais personne ne peut se mêler de ma vie et encore moins me dire ce que je dois faire, martèle Rosy.

42ième jour

-Je ne respire pas bien, geint Rosy, comme si mon cancer ne suffisait pas ! J'essaie de dormir, sans succès.

Comme j'aimerais dormir aussi bien que mon chat. Il est bienheureux, lui. Couchée, je ne suis pas bien. Assise, cela va un peu mieux. Une chance que le cancer ne me fasse plus mal ! La nuit, je suis trop oppressée que pour appeler Télé-Accueil. Je ne peux pas parler et respirer en même temps. J'essaie de rester calme, de me détendre en écoutant la voix d'un homme qui parle doucement : je fais ce qu'il dit. J'écoute ma respiration, je décontracte ma nuque...

-Quelle autre aide pourriez-vous également avoir ? , insiste Coralie. Trop d'inconfort respiratoire compromet votre nécessaire repos.

-J'ai mon médecin homéopathe. Je bois aussi une poudre infecte qui a le pouvoir de purifier le corps et de guérir du cancer. Une dame qui en était au stade terminal a été sauvée grâce à ce remède...

-Remède miraculeux alors ?

-Oui. Je veux y croire et rien ni personne ne m'en empêchera ! , assène Rosy. Je suis obligée de boire ce breuvage dégueulasse, mais j'y consens.

Ces derniers temps, la famille de Rosy se montre présente et est priée d'avaliser la version médicale de leur fille : celle-ci souffre d'une bronchite asthmatiforme. Rosy tient à ce que personne ne se doute de rien.

-Heureusement que le cancer ne se lit pas sur mon visage ! dit-elle. Je trouve toutefois qu'il a vieilli, mûri... Le manque de sommeil en est peut-être la cause... Même si je me sens parfois une vieille mémère, je me demande si j'atteindrai un jour mes 31 ans, 41 ans, 60 ou 80 ans. Ma maladie aura peut-être bientôt 100 ans, mais mon esprit restera toujours jeune.

La Fureur de Vivre

19 Août

Rosy est entrée en urgence à l'hôpital. Elle ne pouvait presque plus respirer.

-J'avais du liquide plein les poumons : rien à voir avec mon cancer, explique-t-elle.

Après la ponction, j'ai pu à nouveau respirer librement : quel soulagement ! Les médecins m'ont dit que je pourrai sortir bientôt. En attendant, je me laisse dorloter par les infirmières, même si je préférerais que ce soit par vous.

47ième jour

Rosy tempête, Rosy affronte les médecins. Ils ont osé, pauvres hères, lui proposer une chimiothérapie !

-Pourquoi ne pas me tuer tout de suite ! dit-elle. Ils sont tellement inquiets pour moi qu'ils ont voulu m'expliquer les bienfaits de leur traitement. Je les ai arrêtés tout de suite. J'ai hurlé : « Stop ! je ne veux pas savoir. Laissez-moi tranquille ! ».

-Non à l'emprise de l'inquiétude de l'autre et celui de son savoir.

-Exactement ! Je veux vivre et guérir par l'homéopathie. Les médecins n'y croient pas, mais moi bien. Je refuse qu'ils décident pour moi : c'est mon corps, c'est ma vie.

Rosy pleure face à l'incompréhension ambiante.

Elle fait pourtant des concessions : oui, elle accepte les ponctions ; oui, elle prendra des antibiotiques ; oui, elle veut bien d'un suivi médical à domicile.

48ième jour

Rosy est rentrée chez elle, victorieuse. Elle voit enfin la vie en rose, a retrouvé ses chats et son téléphone, reprend du poil de la bête, respire librement et parle avec entrain.

-Je suis forte, je suis une battante, jubile-t-elle.

Quel bonheur de retrouver mon royaume. Boule de coton, mon petit chat, ne me quitte plus d'une semelle. Nous dormons tous les deux, peau contre peau. Je m'offre une vraie cure de sommeil : un délice !

Rosy attend la délivrance, la tête haute, soutenue par sa foi. Elle rêve d'un monde meilleur, d'une vie où tout ne serait que perfection, beauté, jeunesse et santé éternelles.

Soudain, elle fait cet aveu étonnant :

-Je me suis régalée de l'hôpital. La vie y était douce. Je ne devais rien faire : juste m'asseoir, prendre mes vitamines et regarder la télévision. Je voyais du monde et j'étais bien servie. Quand j'avais besoin de quelque chose, je le recevais. J'ai même autorisé les infirmières à soigner ma blessure avec de l'isobétadine. Je voudrais, poursuit-elle, comprendre pourquoi je suis tombée malade. Peut-être est-ce à cause du passé, ce passé qui ne m'a pas appris ce qu'est vraiment aimer.

J'ai connu l'amour à travers les coups. Y a-t-il un au-delà des coups ?

J'aime la façon dont vous m'aimez. Elle me convient bien. Vous m'aimez avec les mots. C'est plus fort que les gestes, c'est plus réel.

49ième jour

Rosy est de nouveau très accablée. Un médecin de l'hôpital lui a dit qu'elle était en soins palliatifs à domicile, que le corps médical allait tout faire pour qu'elle puisse vivre au mieux avec sa maladie, que son cancer avait atteint les poumons et qu'aucun médicament ne pourrait plus la guérir.

-Je ne peux accepter un tel discours péremptoire ! Je veux croire en ma guérison. Les médecins se trompent. C'est moi qui décide si ma maladie est au stade terminal ou non. Je garde l'espoir. Si je ne l'avais pas, il ne me resterait plus qu'à m'étendre sur mon lit, à déprimer et à attendre ma mort.

J'ai foi en Dieu. J'y puise ma force et ma combativité.

Mon corps me lâche, poursuit Rosy. Il faut que moi je ne le lâche pas. Je me suis trop occupée de mes chats, pas assez de moi-même. Il est temps que je fasse attention à moi et je guérirai : je deviendrai une rose parmi les roses... une rose rouge, comme le rouge de l'amour, l'amour de la vie.

Vous ne dites rien...

57ième jour

-Décidément, j'ai pris un abonnement pour les ponctions, dit Rosy, non sans humour. Cette nuit, mes poumons étaient tellement gorgés d'eau que je pouvais à peine respirer. Mon cœur dansait sur un rythme endiablé !

Je me demande pourquoi le temps de la guérison tarde... Je suis fatiguée d'attendre. Je me sens si mal. Mon foie est gonflé, ainsi que mon bras. J'ai mal à la tête et je me sens fiévreuse. Rien ne va plus...

-...

-Par dessus le marché, je crois que les médecins me prennent pour une folle parce que je refuse leur saloperie de chimiothérapie.

-...

-Je suis un monstre, se lamente Rosy, un monstre de laideur à cause du cancer et des boules sur ma peau.

Je n'ai pas d'âge. Difficile de m'en donner un, au vu de mon apparence extérieure.

-Quel serait votre âge intérieur ? , intervient Coralie.

-L'âge auquel le temps s'est arrêté pour moi. J'avais 12 ans. Je ne voulais jamais vieillir. Je voulais mourir jeune, rester jeune à tout jamais.

J'en avais marre de la vie en famille, des violences, de la peur... Pourtant, j'aimais mes parents, je ne les ai jamais détestés. Je n'ai pas davantage pensé à porter plainte contre eux. C'était mes parents...

Il n'empêche : la vie de famille avec eux terrifiait l'enfant que j'étais.

Sans transition, Rosy poursuit :

-Je donnerais cher pour revenir en arrière et avoir la force de faire comme par le passé : me fâcher contre vous, dire n'importe quoi, observer votre réaction et vérifier votre constance.

-En somme, vous rebeller sans risque d'être battue et avec la certitude de ne pas être rejetée...

-Oui, c'est cela, confirme Rosy.

10 octobre

-Je me sens bien mieux, exulte Rosy. Je revis ! Quelle libération et quel enchantement ! En rentrant de l'hôpital, j'ai dansé, donné à manger aux chats sauvages... Je me sens toute fofolle, avec l'envie de rire. La vie est si belle !

-Oui.

-Si je pouvais sortir de mon corps, dit Rosy, je deviendrais invisible, sauf pour vous. Je viendrais dans votre intérieur, voir ce que vous cuisinez, entendre ce que vous dites. J'habiterais chez vous ; non contente de loger dans votre pensée, je me loverais dans votre cœur.

-Voyez-vous cela... ponctue Coralie, éberluée par ce regain inattendu de vitalité.

14 octobre

L'euphorie est de courte durée. Rosy est à nouveau au plus mal. Elle sent les larmes lui monter aux yeux, mais les réprime aussitôt.

-C'est honteux de pleurer, lâche-t-elle, mâchoires serrées.

-Expliquez-moi cela.

-Si je suis triste, je perds toute ma force.

-Comme si pleurer était un signe de faiblesse...

-Pleurer me fait mal, confie Rosy, la gorge nouée.

-Hum.

-Je préfère boxer les larmes, boxer le cancer, reprend-elle avec vigueur, dans un de ces volte-face coutumiers.

Quand je suis triste, j'imagine que vous me consolez, que vous me prenez dans vos bras, poursuit-elle plus sereinement.

Est-ce qu'un jour je vous perdrai ? Allez-vous me laisser tomber ?

-...

Coralie aimerait lui répondre : "Je serais là tant que vous vivrez", mais aucun son ne sort de sa bouche. C'est Rosy qui, prochainement, la laissera tomber...

17 octobre

-Je continue de tourner sur le manège de ma vie, dit Rosy, mais la catastrophe s'amplifie à chaque tour. Ma poitrine serre, comme si une muraille de briques, telle une armure, était collée à mon corps. Une muraille qui, au lieu de me protéger, me dévore. Ce cancer me fait horreur, se lamente-t-elle, secouée de pleurs.

-...

-Il fait trop de ravages. Je ne veux plus prononcer le nom de cette maudite maladie, lui donner moins de présence, moins de poids et la chasser...peut-être, soupire Rosy.

-...

-Quand je me regarde, j'ai peur, dit Rosy. Je vois un corps affaibli, amaigri, comme si j'étais devenue quelqu'un d'autre : quelqu'un d'affamé.

-Oui, Rosy est une affamée d'amour, enchaîne Coralie. Elle a toujours bataillé pour faire valoir sa différence. Elle n'a récolté que colère et indignation musclée de ses géniteurs et en a gardé la conviction de n'être pas digne d'être aimée, hormis à travers les châtiments corporels. Depuis plusieurs mois, elle découvre un autre langage que celui des coups. Elle peut se montrer furie, sans être rejetée. Elle peut sortir ses griffes sans danger. Elle peut demander et entendre un « oui » à son existence. Elle peut cesser de se vivre comme dangereuse.

-Et se guérir de la vie, ajoute Rosy.

-Après avoir ardemment désiré mourir, Rosy découvre le goût de vivre, dit Coralie. Le désert d'antan fleurit autour d'une oasis : elle aimerait croquer tant de fruits encore.

-Oui, mais en aurai-je le temps, dit Rosy dans un sanglot.

7 novembre

Le manège de Rosy s'organise sur son lit ou entre celui-ci et l'hôpital.

-J'ai la grippe, annonce-t-elle, de la fièvre, mal aux muscles, mal à la tête et des vomissements.

-...

-Moi, je ne sens pas l'odeur de l'automne et je ne verrai peut-être pas l'hiver, dit Rosy. Mes pensées tournent trop autour de cette stupide maladie. Quel gâchis !

-...

-Tout le monde commence à m'aimer vraiment... Pourquoi tout le monde est-il si gentil avec moi ? Croyez-vous que je vais mourir ?

-Je ne sais pas, répond Coralie. Par contre, je sais qu'un grand changement s'est opéré en vous, vous permettant d'être en lien.

-Peut-être parce que vous m'avez comprise... avec le Rien.

-Votre trouvaille du Rien et puis ce livre...

-Oui. Tout ce qui y est écrit est vrai et restera pour des siècles et des siècles, prophétise Rosy.

-Il y a eu aussi votre cadeau, relève Coralie. Vous m'avez appris l'importance du « oui », ainsi que celle de s'y tenir.

-Oui.

J'ai envie de vous voir, mais je suis si faible et hideuse. Je n'aurai pas dû tant jeûner. J'ai trop entamé mes réserves. Je suis bien trop maigre... mais tout à fait capable de déchaîner ma fureur si je me sens abandonnée, oubliée !

-A bon entendeur, salut !

69ième jour

Face au risque de mourir et à l'angoisse de mort, Rosy défend bec et ongle son droit à la vie. Elle a besoin de s'entendre dire combien sa famille d'écoute tient à elle. Elle a besoin de se sentir aimée pour ne pas être précipitée dans le trou de la mort.

-Tous ces derniers jours sont trop pénibles, dit-elle. Je ne sais plus dormir du tout. Ne plus bien respirer m'effraie tellement... Même la prière ne m'est plus d'aucun secours.

-Oui.

-Je m'accroche à la vie, mais si je pouvais m'endormir et ne plus me réveiller, je serais enfin débarrassée de la douleur, avoue Rosy. Ne plus sentir la souffrance, être enfin morte, serait un soulagement sans nom. Pour y accéder, il me faut abandonner l'envie de vivre... Rosy, c'est mon nom de souffrance, mon nom de vie.

75ième jour

La douleur envahit le corps de Rosy. Seule la morphine lui permet de récupérer un petit peu d'énergie.

A Coralie, elle fait cette confidence :

-De toute évidence, je ne guéris pas, malgré mes produits homéopathiques.

N'y a-t-il donc plus d'espoir, demande-t-elle en pleurant ?

-...

-Je vais bientôt devoir hisser le drapeau blanc...

Je veux que le cancer fasse la paix, qu'il parte et que je guérisse. Mais, il ne m'écoute pas, sanglote-t-elle.

-...

-J'aimerais tellement que vous me preniez dans vos bras. Je m'y sentirais bien, en paix, en sécurité et mon coeur bien au chaud.

-Oui.

-Où est passée celle que j'étais, poursuit Rosy, celle qui parlait avec entrain et enthousiasme, celle qui taquinait jusqu'à mettre le feu au poudre ?

-...

-Quand je regarde derrière moi, je vois trop d'années de solitude à ne pouvoir compter sur personne. Maintenant que je vous ai trouvée, je dois vous perdre et tomber dans l'oubli.

-Non, s'engage Coralie. Je vous garde dans ma mémoire. Le livre que nous écrivons sera une trace vivante de votre parcours.

76ième jour

Rosy appelle de l'hôpital.

-J'en ai assez de me battre. J'ai trop mal. L'espoir de guérir est tout à fait perdu. Ai-je le droit de rendre les armes ? N'est-ce pas donner raison au cancer ?

-Non, affirme sans détours Coralie. C'est votre corps qui n'en peut plus.

-Oui, c'est le corps...Je laisse tout dans les mains de Dieu. Au revoir, Coralie. Je vous appelle après le week-end.

-Oui, à lundi Rosy.

Epilogue

Lundi, 5 décembre 2005

Coralie se presse pour être à l'heure au rendez-vous téléphonique convenu avec Rosy. D'un geste habituel, elle commence par écouter les messages.

Une voix s'adresse à elle personnellement :

-C'est pour dire que Rosy est morte la nuit de samedi à dimanche, à l'hôpital. Ses deux soeurs étaient près d'elle.

Cette annonce surprend Coralie. Rosy qui n'en finissait pas de mourir, a finalement lâché prise. Le manège s'est définitivement arrêté.

Un grand silence entoure Coralie, un silence habité, palpable.

Elle s'assied et laisse les larmes monter. La mort de Rosy était tellement prévisible, mais c'est comme si Coralie ne s'y attendait plus, du moins pas aujourd'hui. Rosy avait été si convaincante en lui disant au revoir que Coralie n'avait pas entendu l'adieu.

Rosy non plus n'avait pas pressenti que la mort la cueillerait ce 4 décembre.

Rosy ne souffre plus.

Coralie se dit qu'elle va lui manquer...